pendant que les enfants lisaient leurs tablettes devant moi, lorsque soudainement je me vis sur un bateau en mer près de la ville de Tunis (que Dieu la protège) en train de réciter le Coran, tout comme je le récitais dans l'école devant les enfants. Tous ceux qui se trouvaient sur le bateau se réjouissaient de ma récitation. Et voici que beaucoup de bateaux chrétiens apparurent et approchèrent de nous pour nous capturer. A cette vue, tous ceux qui étaient avec moi sur le bateau s'accrochèrent à moi, car j'étais vraiment pour eux un saint. Alors Dieu recouvrit ma qualité par la Sienne, de sorte que je poussai le bateau vers les bateaux ennemis en les enveloppant de ma puissance violente et de ma concentration. Quelques-uns coulèrent, d'autres se brisèrent et d'autres encore furent capturés. Dieu est victorieux sur sa création. Puis, après cela, je me vis de nouveau dans mon école, et mon état était comme celui d'un malade ou d'un envoûté, et comme si l'on avait battu mes os avec des barres de fer. Lorsque je racontai à mon maître ce qui m'était arrivé, il mit sa main sur sa bouche, puis il sourit et dit : « Tiens, tiens, personne ne sait où se trouve la dignité de pôle, dans la montagne en train de garder les chèvres ou dans une école en train d'enseigner les enfants ! » Peu après parvinrent (à Fès) les nouvelles de ce qui était arrivé. Que la malédiction de Dieu soit sur ceux qui mentent.

Traduit et annoté par

Titus BURCKHARDT.

LA COURGE ET LA CALEBASSE

La courge et la calebasse, cucurbitacées familières, ne se distinguent guère quant à leur signification générale : on considère plutôt la seconde en tant que récipient, après qu'elle a été séchée et vidée de ses graines : c'est la gourde. Il ne s'agit cependant pas là d'une règle absolue : les multiples variétés du fruit, comme l'eût dit Olivier de Serres, « ne diffèrent qu'en figure »; encore la « figure » n'intervient-elle qu'en certains cas précis — et importants —, dont nous aurons à examiner les éléments.

En Asie, le nombre considérable de ses graines fait de la courge — au même titre que du cédrat, de l'orange, de la grenade ou de la pastèque — un symbole d'abondance et de fécondité. La calebasse vide, par contre — cette interprétation nous est d'ailleurs familière — est le type de l'ornement inutile : « Suis-je une calebasse, lit-on dans le *Louen-yu*, qui doit rester pendue sans qu'on la mange? » Il serait léger d'en inférer que le fruit vaut seulement par son contenu, car le symbolisme de la courge se développe, en fait sur deux plans essentiels : dans les régions de peuplement thaï, il est inséparable de la cosmogonie; en Chine, il participe au symbolisme de l'immortalité.

Les légendes laotiennes, et celles du pays thaï en général, rapportent la naissance des hommes au percement ou à la rupture de courges qui: — ou bien étaient fruits de la liane tenant lieu d'Axe du Monde, et tombèrent sur la terre après le sectionnement de celle-ci (1); — ou bien furent apportées du Ciel sur la terre après le retrait des eaux diluviennes. L'origine céleste ou surnaturelle des courges est toujours affir-

(1) Des extraits des *Annales du Lan-Xang* et de l'*Histoire de Khun Borom*, qui rapportent ces faits, ont été traduits par Louis Finot et Auguste Pavie (cf. *Présence du Royaume Lao*, nº spécial de *France-Asie*, Saigon, 1956).

mée, ainsi que leur apparition à l'aube d'un renouvellement cyclique : fin du déluge ou rupture des liens entre le Ciel et la terre. Sont issus des courges percées, soit les différentes peuplades du Nord-Laos, soit mieux encore — c'est un ancien manuscrit thaï qui l'affirme — : « 330 sortes de riz de semence pour les rizières, 330 espèces d'êtres humains », et aussi « tous les livres enseignant la science des sorciers, des magiciens, des devins, des conjureurs de sorts », formes évidemment dégradées des sciences sacrées (2). Les courges célestes, dépositaires des « germes » humains, végétaux et spirituels du nouveau cycle, apparaissent donc comme les homologues de l'Arche biblique et, dans un certain sens, de la conque vishnouïte — accessoirement aussi commes des « cornes d'abondance », ce qui rejoint le symbolisme populaire évoqué plus haut —.

Des légendes identiques se retrouvent chez les peuplades minoritaires de la Chine méridionale : P'an-hou, ou bien Fou-hi et Niu-koua sont sauvés du déluge par une courge (le couple primordial des Khmus du Nord-Laos, dont l'arche est un tronc d'arbre creux, est proche de Fou-hi et Niu-koua (3). L'ancêtre P'an-hou est peut-être lui-même une gourde (*hou*), et certains exégètes prétendent que l'origine des noms de Fou-hi et de Niu-koua pourrait avoir été la même.

La gourde, la calebasse, sont non seulement une arche, mais une grotte, la caverne cosmique, la matrice universelle. Ce thème est particulièrement développé en Chine, où les Immortels se retirent indifféremment dans une grotte ou dans une calebasse. Certaines courges légendaires portent le nom de *k'ong-t'ong*, qui est celui de la montagne où Houang-ti reçut la plénitude de l'influence céleste : mais *k'ong* a le sens de « creux », « vide » : ces courges sont des montagnes creuses, elles évoquent la caverne dans la montagne. Il est dit en outre du mont K'ouen-louen, centre du monde, qu'il a la forme d'un sablier, ou de certaines calebasses : deux vases reliés par un goulot

(2) *Quelques Minorités ethniques du Nord-Indochine*, par Henri Roux (n° spécial de *France-Asie*, Saigon, 1954). 330 doit sans doute être considéré comme un nombre cyclique, pas trop éloigné de celui de l'année lunaire.

(3) Par d'autres aspects, il est proche d'Izanagi et Izanami.

étroit, deux cônes opposés par le sommet; c'est aussi la forme du fourneau de l'alchimiste (4). Aussi la calebasse est-elle à la fois le microcosme et le creuset où s'élabore le breuvage de vie. Et si l'on songeait un seul instant à matérialiser le symbolisme alchimique, il faudrait se souvenir de cet ancien commentaire taoïste : « Celui qui cultive le cinabre prend pour modèle le Ciel et figure la Terre. Il les cherche en se retournant vers lui-même, et trouve alors qu'il y a dans son corps, spontanément, un Ciel en forme de gourde » (5). Cette gourde est la « caverne du cœur », le « lieu » où mûrit la Fleur d'Or, où se reconstitue l'indistinction du *T'ai-ki*.

On ne s'étonnera pas que la littérature taoïste ait fait de la courge une nourriture d'immortalité, au même titre, par exemple, que de la pêche. Grottes elles-mêmes, les courges croissent et mûrissent dans les grottes, qui sont les passages vers le Ciel et que hantent les Immortels; elles croissent dans les Îles des Immortels, sur la Mer orientale, mais elles permettent aussi de les atteindre, ou même de monter au Ciel. K'i-fou devint Immortel volant (*fei-sien*), puis s'identifia au sommet de la montagne, pour avoir mangé des graines de courge à l'équinoxe de printemps, qui est l'époque du renouveau, l'instant où le *yang* devient pré-éminent (6). Nous avons dit ailleurs que les pavillons d'entrée des loges des sociétés secrètes chinoises étaient ornés à leur sommet d'une calebasse, laquelle était mise en rapport avec les Huit Immortels (la gourde est l'attribut ordinaire de l'un d'entre eux : Li T'ie-kouai) : c'est le symbole évident du « renouvellement » que confère l'initiation, ainsi que du cheminement vers l'immortalité qu'est la marche vers le centre de la loge, symbole lui-même du

(4) On sait aussi que la tête, correspondance microcosmique du K'ouen-louen, contient une cavité mystérieuse, *tong-fang tsong*, la « chambre de l'arcane », *en forme de* grotte (*tong*). Elle correspond d'ailleurs aussi au creuset et à la calebasse, comportant comme eux une étroite ouverture au sommet.

(5) D'après Rolf Stein, *Jardins en miniature de l'Extrême-Orient, le Monde en petit* (Hanoï, 1943).

(6) *Lie-sien tchouan*, trad. M. Kaltenmark (Pékin, 1953). On notera que, dans certaines sociétés africaines, les graines de courge sont consommées en tant que symboles d'intelligence, de clairvoyance, lors des rites d'initiation.

Centre de l'être (7); mais c'est, d'autre part, l'extension aux quatre orients, la manifestation universelle de la potentialité contenue dans le Boisseau, le passage de la graine au fruit; car le Boisseau contenant le riz rouge n'est pas différent de la courge contenant les graines. Dans la simple pharmacopée terrienne, a noté M. Kaltenmark, les courges ont, entre autres vertus, celle de rendre le teint brillant : or c'est un signe traditionnel de régénérescence, et ce peut être celui de l'accession à l'immortalité.

Cependant — est-ce oubli du symbolisme originel? — l'imagerie populaire sino-vietnamienne, qui fait de la courge un symbole de longévité, et l'attribue d'ailleurs comme emblème à la divinité chenue qui la figure, tente de justifier le fait par des homophonies et des analogies laborieuses que nous ne tenterons pas de rapporter ici (8). A défaut des arguments exposés plus haut, la pérennité de la calebasse séchée eût pu sembler une explication suffisante. L'évocation cosmique n'est cependant pas omise, car le globe terrestre est parfois désigné, en langue vietnamienne, par l'expression *bâu dât*, la « calebasse de la terre ».

Dernier aspect enfin : lors du festin communiel des noces, dans la Chine antique, le rite essentiel consistait à boire le vin dans deux moitiés de calebasse, polarisation évidente — *yin* et *yang* — de l'unité première, reconstituée par l'union du couple (9). Mais est-ce différence d'aspect, ou seulement de « niveau » symbolique? Car la calebasse entière, nous l'avons dit, se reconstitue dans le cœur du Sage.

Pierre GRISON

(7) Se souviendra-t-on que la gourde fut l'un des emblèmes des pèlerins médiévaux ?

(8) *Imagerie populaire viêtnamienne*, par Maurice Durand (Paris, 1960).

(9) Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, p. 220. Cet usage rappelle, sur un plan différent, les coiffures hémisphériques de Castor et Pollux. Par ailleurs, le *Li-ki* rapporte qu'on faisait usage, lors des noces, et aussi lors du sacrifice royal, « de vases d'argile et de calebasses, pour représenter l'action du Ciel et de la Terre » : l'action céleste est de la nature du feu : la cuisson des poteries est un « art du feu » ; l'action terrestre se manifeste par la végétation : la calebasse est d'origine végétale.

NOTES DE LECTURE

Sur Abû Yazîd al-Bistâmî

M. Roger Deladrière publie dans Arabica, XIV, fasc. 1, 1967 un intéressant article intitulé Abû Yazîd al-Bistâmî et son enseignement spirituel, qui réunit tout d'abord les éléments biographiques existants sur le fameux maître persan du 3e siècle de l'Hégire, et caractérise ensuite son cas spirituel et son enseignement dans quelques paragraphes consacrés à l'« ascèse », à l' « intransigeance spirituelle », aux « charismes » et à la « clairvoyance du maître spirituel » (1).

A l'occasion nous ferons remarquer que la donnée biographique assez particulière d'as-Sahlajî précisant qu'Abû Yazîd « aurait servi trois cent treize maîtres », si elle est exacte, est susceptible d'une explication spéciale. Ce nombre est, d'un côté, trop grand, et d'un autre côté trop déterminé et particulier, pour qu'il puisse paraître naturel et acceptable au sens ordinaire. De plus, il est connu comme doué d'un certain symbolisme, car, selon le hadith, il est le nombre des rusul ou « envoyés divins » depuis Adam jusqu'à Mohammad ; cela ne veut pas dire toutefois qu'Abû Yazîd n'aurait pas eu réellement un tel nombre de maîtres, mais seulement que les « maîtres » dont il s'agit doivent être les entités spirituelles des dits « envoyés », à la guidance directe desquels il fut soumis successivement. Ce fait devrait être alors en rapport avec le caractère d' « universalité » de sa réalisation, et cela on le conçoit plus facilement quand on connaît explicitement d'autres cas de ce genre, parmi lesquels celui d'Ibn Arabî qui dit avoir eu lui-même successivement comme maîtres tous les prophètes mentionnés en Islam ; il reste à ajouter qu'un tel ordre de choses n'est nullement incompatible, par ailleurs, avec le rôle des maîtres en condition corporelle ordinaire (2). Il est vrai cependant qu'on ajoute dans la relation attribuée à as-Sahlajî que le dernier des 313 maîtres d'Abû Yazîd s'appelait Jaafar aç-Çâdiq, un homonyme de l'Imâm chiite mort historiquement avant la naissance d'Abû Yazîd, et ceci ne permettrait pas l'explication proposée par nous, tout d'abord parce

1) Nous rappelons que les **Etudes Traditionnelles** de juillet-octobre 1961 ont donné la traduction faite par M. Deladrière d'un texte de ce maître sous le titre : **Un propos transcendant d'Abû Yazîd al-Bistâmî.**

2) Voir aussi notre traduction du chap. 181 des **Futûhât** sur **La vénération des maîtres spirituels**, E.T. juillet-octobre 1962, note 13.